

Défendre la langue du peuple : un entretien avec Anne-Marie Beaudoin-Bégin

Par Jean-Sébastien Ménard

La linguiste Anne-Marie Beaudoin est l'auteure de deux ouvrages : *La langue rapaillée* et *La langue affranchie*. Surnommée « L'insolente linguiste », elle est venue rencontrer les étudiants du cégep Édouard-Montpetit le 6 avril 2017 dernier.

Qu'est-ce que le français pour vous?

Le français, c'est d'abord ma langue maternelle. C'est une grosse partie de l'identité au Québec. C'est un ensemble de règles sociales et c'est très difficile de dire ce qui est français et ce qui ne l'est pas de manière assurée, parce qu'une langue ne se définit pas par des termes linguistiques, mais bien par des termes sociologiques, politiques et géographiques. Parfois, une langue parlée sur un territoire est très similaire à celle parlée sur un territoire voisin, mais, pour une question identitaire, les deux langues seront distinctes l'une de l'autre. On peut penser, par exemple, au suédois et au norvégien. Alors, pour moi, le français fait partie de mon identité. Ça fait partie de ma langue maternelle, mais je ne suis pas capable de dire ce qu'est le français parce que la langue, c'est un produit humain et on ne peut pas en donner une définition claire, parce que c'est toujours flou. Je vous donne un exemple : lorsque je dis le mot « pomme », on va dire que c'est un mot français. Si je dis « cliquer », c'est un mot français qui vient de l'anglais. Si je dis « scrapper », est-ce que c'est français? Certains vont dire « oui », d'autres, « non ». Qu'est-ce qui fait qu'un mot est

français ou non? En fait, ça dépend d'une multitude de choses. Je suis donc incapable de répondre à cette question. En fait, c'est la chose la plus difficile à définir pour un linguiste : qu'est-ce qu'une langue?

Faites-vous une distinction entre le français du Québec et le français de France?

Il y a autant de différences entre le français québécois et celui de France qu'entre l'anglais britannique et celui des États-Unis. Par contre, on peut aussi dire qu'il y a autant de différences entre le français de la ville de Québec et celui de la ville de Montréal. Si on est très précis, on peut dire qu'il y a un français par locuteur. Personne ne parle le français de la même manière. Personnellement, mes parents viennent de la Beauce. Je suis née à Victoriaville. J'habite à Québec. Je suis linguiste et j'enseigne le français aux nouveaux arrivants. Il n'y a personne qui parle le français comme je le parle. On a tous une façon à nous de manier la langue. On appelle ça des idiolectes. Ça ne vient pas d'idiot, mais d'individu. Il ne faut pas se tromper. Lorsqu'on parle du français du Québec et du français de France, ce que l'on fait c'est une grosse généralisation. En fait, quand on parle du français de France, on parle de quel français? Du français du Nord, du Sud, de l'Ouest, de l'Est ou de celui de Paris? Il y a plusieurs français en France, comme il y a plusieurs français au Québec. Il y a donc une différence entre le français d'ici et le français de France, voire d'Europe. En fait, la plus grande différence, c'est que notre français vient de la classe populaire. Il est né du français populaire au 17^e siècle. Les premiers colons qui sont arrivés ici étaient des gens qui étaient de basse extraction sociale pour la majorité. Ils n'étaient pas des aristocrates et ils ne parlaient pas la langue des aristocrates. Ils parlaient le français populaire et non le français normatif qui a été imposé en France, après la Révolution française, avec l'instruction publique obligatoire. Au Québec, notre français est donc d'origine populaire. On a d'ailleurs encore beaucoup de traits dans notre français qui viennent du français populaire. Par exemple, lorsqu'on dit « La fille que je sors avec », ce n'est pas un anglicisme, c'est un trait typique du français populaire, trait qui est attesté depuis longtemps dans beaucoup de régions francophones. Chaque région, chaque communauté linguistique a sa propre couleur, parce qu'on a nos propres choses à nommer, notre propre histoire, nos propres mondes... Chaque langue est différente. Le français du Québec est différent du français de France.

Malheureusement, ce que beaucoup pensent, c'est que le français du Québec, c'est du n'importe quoi, c'est « les sacres, c'est Tabarnak, oh yeah... Asti... Y fait frette! », mais ce n'est pas le cas. Je ne sais pas s'il y en a parmi vous qui ont des téléphones androides? Avez-vous entendu la dame de « Google map » sur votre téléphone? Vous l'écouteriez. Elle parle avec un accent québécois. Elle ne dit pas « Awey mon ti-père, tourne à drette ». Il y en a qui pense que s'exprimer en parlant avec un accent québécois, c'est ça, c'est s'exprimer avec un accent très très familier, très très populaire, avec des sacres partout, mais ce n'est pas ça du tout! On est capable d'avoir un français québécois soigné qui est différent du français de France et qui ne reproduit pas un accent européen. Si vous allez écouter la dame de Google, vous verrez qu'elle s'exprime dans un français québécois soigné. Elle nomme les lieux et les rues avec un accent québécois soigné. Elle ne dira pas la rue Cyrille-Duquet (sans prononcer le « t ») à Québec, elle dira la rue Cyrille-Duquet (en prononçant le « t »), comme on le fait au Québec. Ça, c'est l'accent québécois soigné. Il y a des traits de prononciation propre à cet accent qui ne correspond pas, pour donner un autre exemple, à la voix de la dame qui parle dans le métro ou, encore, à la voix automatique des bus à Québec. C'est affreux ces voix-là, c'est épouvantable! C'est une insulte pour le Québec. Ce n'est absolument pas du français québécois! Dans l'image qu'on se fait de notre propre langue, la langue soignée des machines automatiques ne doit pas avoir l'accent québécois. Ça, c'est comme si on allait aux États-Unis et que les machines parlaient avec un accent « british ». Ça serait complètement ridicule! Donc, oui, il y a une différence entre le français du Québec et le français de France.

À la lumière de ce que vous venez de dire, on ne devrait pas parler du français, mais bien des français...

Tout à fait.

Quelle est l'importance des registres de langue et pourquoi est-ce important, selon vous, de bien les reconnaître et de bien les utiliser?

Les registres de langue, c'est tout ce qui fait la langue. Les registres de langue, c'est la différence entre la manière dont on va parler dans une conférence et celle avec laquelle on va s'exprimer avec nos amis.

Moi, je joue toujours avec les registres.

Je vais vous raconter une anecdote. J'ai déjà fait une entrevue à la radio de Radio-Canada à Québec, à l'émission de Claude Bernatchez¹, où j'ai voulu dire que la règle d'accord des participes passés des verbes pronominaux suivis d'un infinitif était la règle la plus « mal chiée » de la langue française, mais je me suis retenue, parce que je ne voulais pas dire « mal chiée » sur les ondes de Radio-Canada... J'ai dit « bâtarde ». Ce n'est pas du français soigné, mais c'est un peu mieux que « mal chiée ». Ça, c'est un exemple de registre de langue. J'ai modifié ma manière de parler selon la situation de communication.

On ne va pas parler de la même manière quand on prend une bière avec des amis que lorsqu'on s'adresse à quelqu'un dans une situation officielle, dans une situation « formelle » – je sais que « formelle » est considéré comme un anglicisme, mais comme « informelle » est acceptée, je me permets de dire « formelle ». On ne se force pas pour bien parler quand on est avec ses amis. Quand on discute avec nos amis, le premier but, c'est la communication. Notre but premier, c'est que notre ami comprenne ce qu'on dit. On ne se soucie pas si on emploie des anglicismes ou des impropriétés. On ne pense pas à ce que Marie-Éva de Villers dit dans son dictionnaire! Pour vrai, j'espère que vous ne faites pas ça quand vous vous adressez à vos amis dans votre vie quotidienne! Si vous faites ça, je vous plains beaucoup! Dans la vie quotidienne, on ne fait pas ça. Dans les situations « formelles », on va faire plus attention. Ça, c'est la différence entre le registre familier et le registre soigné. Un des problèmes, quand on parle du français, c'est qu'on présente le français important comme étant seulement le registre soigné. On rejette le registre familier, comme étant de la mauvaise langue, et on présente le français soigné comme étant le seul français valable. On va dire que telle phrase, ce n'est pas du bon français, que tel mot, c'est un mauvais mot, que telle expression, ce n'est pas une bonne expression... on va même dire que telle tournure de phrase, ce n'est pas français! On va prendre des exemples dans la vie quotidienne des gens et on va dire que telle ou telle phrase n'est pas française. C'est quoi alors? Du serbo-croate?

¹ Voir http://ici.radio-canada.ca/emissions/premiere_heure/2013-2014/chronique.asp?idChronique=432771

Non, c'est simplement une tournure familière. Par exemple, « je ne sais pas qu'est-ce qui faut que je fasse », on va dire que ce n'est pas français parce qu'on ne devrait pas utiliser le « qu'est-ce que » dans une phrase affirmative. Il faudrait dire : « je ne sais pas ce qu'il faut que je fasse », mais... Dans le Multidictionnaire, on va même aller jusqu'à répertorier des formes inexistantes, comme les mots « rempirer » et « performer ». Allez voir! Si vous cherchez ces mots dans le Multidictionnaire, vous allez les trouver et vous allez découvrir que ce sont des mots qui n'existent pas! Ils sont des formes inexistantes! Marie-Éva de Villers met des mots qui n'existent pas dans son dictionnaire. Moi, j'ai un projet. J'ai l'intention de faire un dictionnaire de mots qui n'existent pas! Il va être gros ce dictionnaire! Il va être énorme, infini! Pour vrai, c'est quoi cette idée? Pourquoi pense-t-on que lorsqu'un mot n'est pas accepté, il n'existe pas? C'est quelque chose! On est tellement mauvais au Québec qu'on dit des mots qui n'existent pas! On est comme dans une autre dimension! C'est troublant! Et quand il y a un nouveau mot qui apparaît dans le dictionnaire, tout à coup, il existe. C'est la génération spontanée des mots. Les gens qui écrivent les dictionnaires sont responsables de l'existence des mots. Moi, j'aimerais qu'on puisse les élire ces personnes qui se prononcent sur notre langue, qui sont responsables de nos mots. Dans une démocratie, peut-on avoir un contrôle sur qui sont ces gens-là? Je trouve ça vraiment ridicule.

Est-ce que la langue est libre ou prisonnière de son code et de ses puristes?

Regardez le titre de mon ouvrage : *La langue affranchie*!

La langue elle-même est libre, malgré tout ce qu'on se fait dire, malgré le sentiment de culpabilité ou le sentiment un peu salvateur qu'on est un peu hors-la-loi, on fait quand même ce qu'on veut. On emploie les mots avec des formes existantes. On emploie des tournures de phrases fautives. On emploie des anglicismes, mais on le fait toujours avec cette sensation d'être hors-la-loi ou d'être coupable. Ce n'est pas tant la langue qui n'est pas libre, c'est nous! Mon deuxième livre, je l'ai nommé *La langue affranchie* dans un souci de continuité avec mon premier ouvrage, *La langue rapaillée*, mais c'est nous qu'il faut libérer, c'est notre attitude par rapport à la langue. Parce que la langue elle-même fait ce qu'elle

veut. C'est un produit. Ce n'est pas un objet immuable. La langue, elle est ce qu'on en fait. Et si nous, on a une attitude de liberté par rapport à la langue, et bien, elle sera libre.

Est-ce que, si on a une attitude de liberté par rapport à la langue, on va se défaire de l'insécurité linguistique dont vous parlez dans vos essais?

Ça serait le *fun*! Un des grands facteurs qui pourrait contribuer à ce qu'on se défasse de notre insécurité linguistique, ce serait, en premier, de reconnaître l'existence des registres de langue. Je pense que si à l'école, dès le départ, sans changer les règles, on se mettait à dire : « ce mot-là, dans ce contexte-là, ce n'est pas approprié, emploie plutôt celui-ci » au lieu de dire : « ce mot-là, il ne faut pas l'employer, c'est une faute, ce n'est pas un mot! », je pense que ça changerait beaucoup de choses. Le rôle des enseignants, c'est de montrer le registre soigné, mais ça ne devrait pas les empêcher d'expliquer ce qu'est le registre familier, au lieu de systématiquement le rejeter. Ça leur permettrait de dire aux jeunes que les mots qu'ils entendent dans leur vie de tous les jours, ce n'est pas une mauvaise langue, mais la langue populaire. Si on faisait ça, je pense qu'on ferait un grand bout de chemin.

Après ça, il faut comprendre que toute la francophonie souffre d'insécurité parce que les règles du français n'ont tout simplement pas d'allure! Ça n'a aucun maudit bon sens! Sérieusement! Moi, j'ai des amis qui travaillent en révision. Je leur enseigne à l'université. Quand tu travailles en révision, tu travailles à temps plein à réviser les textes des ouvrages publiés, des articles... Ça veut dire qu'on admet que les gens qui écrivent des textes ne sont pas capables d'écrire des textes sans faire de faute. On l'admet! Il y a des gens qui travaillent à temps plein pour corriger des fautes et ces gens-là, dont c'est le travail de corriger le français à temps plein, disent qu'ils ne connaissent pas toutes les règles! Il y a quelque chose là! Dans ce contexte, pourquoi va-t-on culpabiliser la population ordinaire et lui reprocher de faire des fautes? Au 18^e siècle, avant la Révolution française et avant qu'on instaure l'instruction publique obligatoire et que tout le monde sache écrire et qu'on se mette à culpabiliser les gens qui faisaient des fautes, les gens s'en foutaient complètement des règles de l'écrit. Ils écrivaient n'importe comment. C'était les imprimeurs et les grammairiens qui s'occupaient de corriger les fautes. Et savez-vous quoi? Ça avait l'air de marcher!

Aujourd'hui, c'est un peu ça aussi, sauf qu'on se sent coupable. Il y a quelque chose là... Ce ne sont pas les règles qu'il faudrait changer, mais notre attitude par rapport aux règles.

On entend beaucoup dire de la part de certains journalistes et de certains commentateurs, que le niveau baisse en ce qui a trait à la qualité du français, est-ce vrai?

Non. D'abord, comment fait-on pour mesurer la qualité du français? Quelle est l'unité de mesure de la qualité du français? Le nombre de fautes? Est-ce qu'on peut comparer le nombre de fautes fait par des étudiants du cégep d'aujourd'hui au nombre de fautes fait par des étudiants qui fréquentaient le cégep il y a 20 ans? On ne peut pas, parce que ce n'est pas le même programme, parce que les étudiants d'aujourd'hui ne sont pas passés à travers les mêmes cours que ceux d'il y a 20 ans... Scientifiquement, on ne peut pas faire ça! Lorsqu'on fait une comparaison, il faut comparer les choses qui sont comparables. Il faut éliminer tous les facteurs qui pourraient contribuer à faire changer les résultats. Alors, on ne peut pas comparer ça. Et si on pense comparer la qualité de la langue d'aujourd'hui à celle d'il y a 50 ans, il faut se poser les questions suivantes : qui allait à l'école il y a 50 ans? Combien de personnes étaient scolarisées?

L'idée que le niveau baisse, c'est une perception. C'est complètement subjectif. Quand les gens disent ça, ils ne donnent jamais d'exemples précis. Ils parlent toujours de manière générale. Il y a autre chose : quand, par exemple, un étudiant utilise l'allocution « suite à » — qui est considérée comme fautive — dans un texte, est-ce une faute? Ça contribue à faire baisser le niveau ça? On classe ça comment? C'est quoi un bon niveau?

En fait, je ne peux pas dire si le niveau baisse, je n'ai pas d'unité de mesure. Je pense sincèrement que non, mais en tant que scientifique, je ne peux pas me prononcer. Ce serait comme mesurer le taux de bonheur ou la beauté.

Qu'est-ce que bien écrire? Au cégep, les étudiants doivent réussir l'Épreuve uniforme de français, ils doivent réussir à écrire un texte en faisant moins d'une faute aux 30

mots. Mais qu'est-ce qu'une faute et pourquoi avoir fixé ce seuil? Au secondaire, le seuil de réussite à l'épreuve terminale, en secondaire 5, c'est une faute aux 18 mots...

Je n'aime pas le mot « faute ». C'est très judéo-chrétien. Faire une faute en français devient comme commettre un péché.

Dans vos essais, vous comparez le dictionnaire à la bible...

Oui, le dictionnaire, c'est la bible. Il y a un essai à faire là-dessus. On a sorti le petit Jésus des écoles et on a entré les dictionnaires.

Pourquoi veut-on que les étudiants réussissent à écrire sans faire de faute?

Parce que c'est un atout social. Dans notre société, c'est valorisé socialement d'être capable de maîtriser un minimum des règles de grammaire. Remarquez que je ne parle pas de maîtriser la langue, d'être bon en français, mais bien de maîtriser certaines règles de grammaire. On ne devrait jamais dire être bon en français. Tout le monde est bon dans sa langue maternelle. Si vous n'étiez pas bons dans votre langue maternelle, vous ne seriez pas capables de vous exprimer en français avec des francophones!

Ces temps-ci, j'apprends l'italien. Je ne suis pas bonne en italien. Je ne suis pas capable de m'exprimer en italien. Je ne suis pas capable de parler cette langue. Quand quelqu'un dit qu'il n'est pas bon en français et que c'est sa langue maternelle, ça n'a aucun bon sens! Peut-être que vous n'êtes pas bons pour maîtriser les règles de l'écrit! Ça, c'est une autre histoire. C'est comme une règle du jeu. Il faut la savoir. Il faut savoir écrire. Ça fait partie des règles pour faire partie de la société, pour appartenir à tel niveau dans la société, pour avoir le DEC. Il faut démontrer qu'on est capable de faire telle affaire et telle autre. C'est aussi arbitraire que ça. C'est comme si vous avez une nouvelle job et que votre *boss tripe* sur les nœuds de cravate et qu'il vous demande de faire un nœud de cravate chaque jour et que vous ne pouvez pas le faire à l'avance, que vous devez lui démontrer que vous êtes capables de le faire devant lui. Et c'est *une job* à 25 *piasses* de l'heure! Qu'est-ce que vous faites? *Ben*, tu l'apprends ton *maudit* nœud de cravate! *Ben*, avec la langue, c'est ça! C'est la même affaire! Il faut que vous les appreniez vos *maudits* participes passés! Ce n'est pas une

question de langue, ça n'a rien à voir avec la langue! C'est des règles sociales. C'est important parce que c'est des règles sociales et que la société veut ça de vous. C'est tout.

Dans votre essai *La langue rapaillée*, vous écrivez : « L'écrit, ce n'est pas une langue. C'est un code utilisé pour préserver physiquement des idées. C'est une manière de rendre réel ce qui se trouve dans notre tête. » C'est un peu ce que vous venez de dire. Oui.

Pouvez-vous nous parler du lien entre les italianismes et les anglicismes, lien dont vous parlez dans votre essai *La langue affranchie*?

Oui. À l'époque de la Renaissance, au 16^e siècle, en France, la mode, c'était d'employer des mots italiens. La culture italienne, la Renaissance italienne, c'était une « grosse » mode. Pour vraiment être *in*, il fallait être allé passer une *couple* de mois en Italie pour aller baigner dans l'esprit italien, voir les œuvres des maîtres. En plus, il y avait Catherine de Médicis, qui était italienne et elle avait marié Henri II... Pour plaire à la reine, il fallait dire des mots italiens. Tout ça pour dire que les Français de la haute société – dans l'histoire de la langue, la langue du peuple, on s'en fout; on ne sait même pas c'est quoi –, ils parlaient le *fritalien*. Ils n'appelaient pas ça comme ça, mais moi, oui, sur le modèle du *franglais*, parce que c'est exactement ce qu'ils faisaient : ils mélangeaient les deux langues. Il y en a qui disent qu'il y a au-dessus de 8 000 mots à l'époque qui ont été empruntés à l'italien et qui ont fait leur entrée dans la langue française. Quand j'entends ça, j'ai des petites réserves. Comment ont-ils fait pour compter le nombre de mots? Il me semble que c'est beaucoup. À l'époque, donc, on empruntait beaucoup de mots à l'italien. Il y a même des mots français existants qui ont été remplacés par des mots italiens. Par exemple, il y a le mot « grenon » qui a été remplacé par « moustache » et le mot « ost » qui a été remplacé par « armée ». On avait un mot français existant! C'était donc inutile d'emprunter le mot italien, ça aurait pu briser la langue! [rires] Vous voyez à quel point la langue française a été brisée par cela, par ces italianismes?

Pouvez-vous nous parler d'un autre héritage que l'on a reçu de l'italien, c'est-à-dire de l'accord du participe passé avec avoir?

Oui, l'accord du participe passé avec avoir... C'est la faute à Clément Marot, un poète du 16^e siècle. Il fut un temps où on accordait le participe passé avec avoir comme on le voulait. Je vous donne un exemple : Ronsard. Je le cite : « Mignonne, allons voir si la rose/qui ce matin avait déclose/sa robe de pourpre au soleil ». « Déclose » est ici accordée au féminin. Pourtant, le complément direct est après. Ronsard se foutait de l'accord du participe passé avec avoir!

Le roi de l'époque, François 1^{er}, a voulu régler cette question. Pour ce faire, il a demandé conseil à Clément Marot, un poète qui aimait beaucoup l'italien. Ce dernier lui a répondu : « On va faire comme les Italiens. On va accorder le participe passé avec le complément direct lorsqu'il est placé devant le verbe ». Le roi a trouvé que c'était une bonne idée et on a commencé à accorder le participe passé avec avoir en respectant cette règle. Le problème, c'est qu'ils ne font pas ça en italien! Clément Marot, il s'est *planté*! Ils font ce qu'ils veulent en italien! Notre règle, qui est censée être l'essence de notre langue, nous vient de la mauvaise connaissance de l'italien d'un poète du 16^e siècle! Il y a même un chercheur du 19^e siècle qui a écrit au ministre en France pour essayer d'arrêter cette règle-là. Après la Révolution française, ils se sont cassé la tête pour savoir quoi faire de cette règle qu'ils désignaient comme étant « une catastrophe nationale ». Malgré ces efforts, tout ce que le chercheur a réussi à faire, c'est d'ajouter la règle des participes passés avec avoir suivi d'un infinitif...

Oui, mais l'accord du participe passé avec avoir fait partie de la norme linguistique. Qu'est-ce que la norme linguistique? Pourquoi est-ce que ça existe? Comment fait-on pour écrire sans faute si on remet tout en question? Quelle position peut-on avoir face à tout cela?

Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'il y a plusieurs normes. En ce qui concerne la langue écrite, la norme, c'est les règles du jeu. Quand tu écris, il faut que tu obéisses aux règles. Il ne faut pas penser qu'on brise la langue quand on ne respecte pas les règles de l'écrit. Il ne faut pas penser qu'on ne se fait pas comprendre quand on ne respecte pas les règles de l'écrit. Ça, c'est une mauvaise interprétation. C'est une erreur de penser ça. Quand les gens font trop de fautes d'orthographe et d'accord, on comprend quand même! En fait, on a un

conditionnement pour rejeter ça. On est habitué et on s'attend à ce que les mots soient écrits d'une certaine façon, alors quand on arrive pour les lire et qu'ils ne sont pas écrits comme on s'y attend, on trouve ça difficile à décoder. C'est comme tomber sur un clavier « azerty », on n'aime pas ça. En Amérique du Nord, on a les claviers « qwerty ». On est conditionné. Ce n'est pas le clavier qui est mal fait, ce sont nos doigts qui sont conditionnés à taper sur le clavier « qwerty »...

Si je vous dis que Victoriaville est la ville où j'ai grandi, le « où » dans cette phrase, est-ce que c'est un pronom ou une conjonction? C'est un pronom. Comment vous avez fait pour savoir ça? Vous n'avez pas vu l'accent. Avez-vous entendu mon accent grave? Non. Or, on prétend que lorsque l'on met l'accent sur le « ou », c'est pour le différencier de la conjonction. Pourtant, lorsque je le dis, vous êtes capable de le reconnaître. Ce n'est pas l'accent qui vous a permis de le reconnaître, mais la position dans la phrase.

Les signes qui nous permettent de différencier les mots, ce sont des artifices orthographiques. C'est important de le savoir, c'est important de mettre son accent parce que ça fait partie de la norme. De la même manière que vous ne venez pas au cégep en pyjama : vous respectez la norme qui est de se vêtir correctement pour aller à l'école. On doit obéir aux normes pour faire partie de la société. Si vous ne voulez pas obéir aux normes, allez dans le bois! C'est tout!

La langue est une norme. C'est ce qu'un groupe décide pour nommer le monde. Socialement, il y a des normes qui sont plus valorisées que d'autres. La langue, c'est un ensemble de conventions sociales. On s'entend entre nous que tel mot veut dire ceci ou cela. On pourrait décider qu'un stylo, dorénavant, on appelle ça une orange. Dans ma famille, on a un pain que l'on nomme « l'autruche mystique ». Au IGA, près de chez moi, il y a un pain qui s'appelle la « miche rustique ». Un jour, à l'épicerie, je me suis trompée en le nommant et ma fille a compris « l'autruche mystique ». Pour rire, on a alors rebaptisé le pain. Au début, c'était une blague, mais là, on continue à appeler ce pain comme ça et, entre nous, on se comprend. Ce pain-là, pour ma fille, mon conjoint et moi, il s'appelle comme ça. C'est une norme.

Quand on vient au cégep, quand on vient à l'école, on apprend donc les règles pour appartenir à un groupe linguistique, c'est bien ça?

Oui, exactement.

On les apprend pour se faire une place dans la société, pour être accepté.

Tout à fait.

Comment se fait-il que, dans d'autres langues, en anglais par exemple, la norme linguistique semble plus souple? Le mot « theatre », par exemple, ne s'écrit pas de la même façon aux États-Unis qu'au Canada. Est-ce qu'en français, de telles variations existent?

Non. Après la Révolution française, on a décidé d'instaurer l'instruction publique obligatoire, ce qui est une bonne chose. On s'était aperçu qu'en France, il y avait une très grande variation linguistique. À l'époque, la France était très dialectalisée. Il y avait beaucoup de dialectes. Ce n'est pas tout le monde qui parlait français. Or, pour valoriser la devise « liberté, égalité, fraternité », on a décidé qu'il fallait que tous les Français parlent la même langue. On a donc instruit tous les Français en français. On a imposé le français dans les écoles. On a francisé la France. On a inventé des règles pour s'assurer que tout le monde apprenait la même langue. Des hommes ont inventé les règles du français et ils les ont mis dans un livre en affirmant : « Voici le français »! Tout ce qui n'était pas dans ce livre n'était pas considéré comme étant du français. À l'école, si tu ne parlais pas français, tu étais puni physiquement. Les dialectes étaient rejetés et stigmatisés. Les gens étaient étiquetés comme étant contrerévolutionnaires quand ils ne parlaient pas français. Cela veut dire que dans l'esprit des Français, et des francophones après, on a gagné l'idée que le français est immuable et qu'il n'y a qu'un seul français. D'ailleurs, on n'accepte que le français standard, le français international. Nous, ça nous nuit énormément parce qu'on parle la variation d'une langue qui n'accepte pas la variation. En anglais, il y a différents standards. Il y a le standard américain, le standard britannique, le standard australien...

On entend souvent dire que l'anglais, c'est plus facile, qu'en anglais, il y a moins de règles qu'en français... Est-ce vrai?

Non. L'anglais est plus permissif que le français, mais il n'est pas plus facile. En anglais, on a le droit de s'exprimer dans un registre de langue moins soutenu dans plus de situations de communication qu'en français. Par exemple, en anglais, on va dire « don't ». Ça n'arrive pas souvent qu'on dise « do not ». Il faut être dans un registre assez soigné pour dire « do not ». En anglais, il y a beaucoup de contractions permises. Cela n'existe pas en français. Dans l'anglais quotidien, celui qu'on entend partout, c'est de l'anglais permissif. Ce n'est pas de l'anglais soutenu.

En fait, on ne peut pas comparer des langues comme ça. Il y a tellement de dimensions à une langue : l'orthographe, la structure syntaxique, la phonétique, la morphologie... On ne peut pas les comparer.

Les linguistiques qui adhèrent à votre vision sont ceux qui adhèrent à une vision descriptive?

Oui. Moi, je me bats pour la reconnaissance de la légitimité du français québécois. L'idée, c'est que le français québécois, ce n'est pas du français de France auquel on ajoute des québécismes comme « caribou ». Le français québécois est une variété complète. C'est un système cohérent. Toutes les variétés de langue sont des systèmes cohérents. Le français, en fait, ça n'existe pas. Il y a des français.

L'approche prescriptive, c'est ceux qui vont dire : « on dit ceci et non pas cela... »

Oui. À mon avis, cette approche nuit au français.

Pourquoi?

Parce que je pense qu'au Québec, il y en a trop qui ont cette approche. Il y a une saturation de prescriptions. Ça devient comme un bruit ambiant. Les gens ne l'écoutent plus et font ce qu'ils veulent. Il y a aussi beaucoup de jeunes qui n'écoutent plus et qui se tournent vers une autre langue qui leur permet plus de choses...

En tant que professeure, que faites-vous avec les copies de vos étudiants? Relevez-vous les fautes? Quelle est votre approche pour les inciter à s'améliorer? À mieux maîtriser le code?

Moi, au début du cours, je mets le dictionnaire sur la table et je leur dis : « voici les règles du jeu ». Si vous voulez jouer à mon jeu, vous devez obéir aux règles. Les règles sont là et moi, je suis l'arbitre. Je corrige donc en fonction de ça.

Donc, les normes ont une importance.

Évidemment! Moi, ce que je dis, ce n'est pas que les normes n'ont pas d'importance, mais que les normes ne sont pas la langue, ce sont des règles sociales. Le fait de savoir maîtriser le code écrit, ça a une importance sociale. Ce n'est pas une importance linguistique. Il y a des gens qui ne maîtriseront jamais le code écrit dans leur vie et ça ne sera pas grave. Ça ne va pas leur nuire. Et il y en a qui ne vont jamais maîtriser le code écrit dans leur vie et ils vont en souffrir toute leur existence parce qu'ils vont occuper une position qui nécessite une image... c'est comme quelqu'un qui ne sait pas faire un nœud de cravate et qui fait rire de lui toute sa vie parce qu'il fait son nœud de cravate à l'envers. On lui dit : « Soit tu changes de métier et tu en fais un où tu n'as pas besoin de mettre de cravate, soit tu apprends à faire ton nœud de cravate. C'est tout. ».

Dans votre ouvrage, vous parlez de la relation entretenue avec la langue et vous la comparez avec la relation que les musiciens entretiennent avec la musique. Il y a des musiciens qui jouent de leur instrument en suivant à la lettre les partitions et d'autres qui improvisent en ne lisant pas de partitions. Pouvez-vous nous parler de ça?

Certaines personnes disent que la langue, c'est uniquement ce qu'il y a dans les livres et dans les ouvrages de référence. Ces gens-là rejettent la langue des gens qui ne sont pas allés à l'école, la langue de ceux qui ne savent pas « écrire ».

Quand on regarde la quantité de gens qui sont analphabètes au Québec, on rejette une grosse partie de la population! Moi, je trouve ça très grave comme attitude. C'est de l'élitisme pur. Ça me dérange! Toute ma vie, je vais prendre la défense de ces gens-là. Dire

que la langue qu'ils parlent n'en est pas une vraie, ce serait comme de dire que les gens qui font du blues, qui vient de la musique des Noirs et des esclaves, ne font pas de la vraie musique, comme si les chansons du folklore, que l'on chantait sur les chantiers et qui étaient inventés par des gens qui ne connaissaient pas la musique, ne sont pas de vraies chansons... Ça n'a aucun bon sens! Pour faire des images et utiliser des figures de style, on n'a pas besoin de savoir utiliser les règles grammaticales! Les gens ont le droit de faire ce qu'ils veulent avec la langue! C'est leur langue à eux aussi! La langue n'appartient pas qu'à ceux qui maîtrisent les règles et à ceux qui se prononcent sur la langue! Tout le monde peut avoir quelque chose à dire sur la langue, même ceux qui ne maîtrisent pas les règles. La langue appartient aux locuteurs.

Souvent, on dit que lorsqu'on ne maîtrise pas les règles, on articule mal ses idées, mais c'est faux. C'est un faux lien de causalité. On pense ça parce que c'est à l'école qu'on apprend à articuler ses idées et que c'est aussi là qu'on apprend, en même temps, à maîtriser les règles du code grammatical et orthographique.

Il est donc évident que, généralement, les gens qui maîtrisent le plus les règles vont aussi mieux articuler leurs idées, mais ce n'est pas toujours le cas. Ça arrive souvent, aussi, qu'on tombe sur quelqu'un qui maîtrise les règles, mais qui n'articule pas bien ses idées. Ça, on ne le relève toutefois pas. Pourquoi? Le lien entre la maîtrise des règles et l'articulation des idées, c'en est un faux et, pourtant, on se console avec ça pour se justifier d'avoir à apprendre toutes ces « maudites » règles-là. On se donne ça comme idée, mais ce n'est pas vrai et ce n'est pas gentil pour les gens qui sont dyslexiques et pour ceux qui ont des problèmes d'apprentissage et qui ne réussiront jamais à maîtriser les règles. On leur nie la parole quand on fait ça. C'est très grave!

Vous dites que les linguistes sont peu écoutés lorsqu'il est question de langue. Pourquoi?

C'est un cercle vicieux. Les linguistes ne sont pas écoutés parce qu'ils ne parlent pas et les linguistes ne parlent pas parce qu'ils ne sont pas écoutés. C'est pour ça que je parle, moi. À un certain moment, je me suis *tannée*... parce qu'en ce moment, quand on parle du maintien

du français au Québec dans les médias, on interroge les démographes! Ils vont nous dire le pourcentage des gens qui parlent le français à la maison. On s'en fout de ça! Ce n'est pas ça l'important. Les gens, ils pourraient parler le « klingon » à la maison! On s'en fout! Les linguistes... [moment d'hésitation] il y a un gros problème de relations publiques avec la linguistique. C'est vraiment très problématique. Quand il est question de langue dans les médias, on devrait toujours demander à un linguiste de commenter. Il me semble que c'est évident!